

XYZ. La revue de la nouvelle

Pierre Goulet — À propos de *Contes de feu*

Gaëtan Lévesque



Numéro 5, printemps 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2042ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lévesque, G. (1986). Pierre Goulet — À propos de *Contes de feu*. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (5), 15–19.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque,

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Pierre Goulet

A propos de *Contes de feu*

Pierre Goulet est natif de Limoilou (Québec). Depuis 1978, il a écrit pour la radio, la télévision et le théâtre. Une tragédie sur le grand chef indien Pontiac fut jouée sur la scène du Théâtre Denise-Pelletier en 1982 et publiée aux éditions Québec/Amérique. En 1980, il publiait un premier roman, le Temple de Vénus et un recueil de nouvelles intitulé Contes de feu paraissait en 1985. Je lui ai posé quelques questions concernant cette dernière publication.

Gaëtan Lévesque

G.L. — *Depuis 1978, vous avez écrit pour le théâtre, la radio et la télévision. En 1980, vous nous avez donné un roman, le Temple de Vénus et en 1985, vous publiez Contes de feu. Qu'est-ce qui vous a amené à écrire des nouvelles?*

P.G. — La nouvelle m'est toujours apparue comme un défi, en ce sens que l'auteur doit rendre de façon concise, précise, tout ce qu'il a à dire. Il n'y a pas de place ici pour le verbiage. Borges disait toujours que, s'il n'avait pas écrit de romans, c'est qu'il n'avait jamais senti le besoin de s'étendre sur 300 pages quand il pouvait très bien rendre son idée en 25 ou 30 pages. Je m'étonne également que la nouvelle ne soit pas plus populaire auprès de lecteurs de plus en plus pressés par le temps. La raison tient probablement au fait que les magazines, sauf exception, ne font pas une large place à la nouvelle.



G.L. — *Vous intitulez votre recueil de nouvelles, Contes de feu. Quelle différence faites-vous entre le conte, la nouvelle et le roman?*

P.G. — En fait, ces distinctions me semblent oiseuses. Bien sûr, par tradition, le conte fait appel davantage à l'imaginaire, la nouvelle pas nécessairement. Mais à une époque où le fantastique et la science-fiction occupent une place de plus en plus importante dans la littérature, ces distinctions sont superflues. N'a-t-on pas dit de Henri Michaux que ce qu'il écrivait n'était pas de la poésie? Et pourtant...

De la même façon, je suis incapable de définir ce qui est du roman et ce qui n'en est pas. Le genre a pris, depuis 60 ans, tellement de formes que je défie quiconque d'en donner une définition claire et complète. Ce qui est certain, toutefois, c'est qu'on n'aborde pas une nouvelle et un roman de la même manière. En ce sens, la lecture d'une nouvelle s'apparente plus à la lecture de la poésie, surtout quand ces nouvelles ont quatre ou six pages. Enfiler des poèmes les uns derrière les autres n'est peut-être pas le plus sûr moyen d'en tirer profit.

G.L. — *Dans vos nouvelles, «le fantastique surgit à chaque ligne» comme le souligne le prière d'insérer de la couverture quatre. Quelle importance accordez-vous au fantastique dans votre écriture?*

P.G. — Je n'aime pas particulièrement la science-fiction, lui préférant de beaucoup le fantastique. Il y a, dans la science-fiction, une référence constante, pour ne pas dire obligée, au futur dans ce qu'il a de matériel, dans son «hardware» pour utiliser un terme à la mode. Le fantastique, au contraire, n'a pas besoin du support du futur pour permettre au lecteur de voyager dans l'imaginaire.

Dans *Contes de feu*, il n'y a, à vrai dire, qu'une nouvelle futuriste («la Danse des centaures») et, même dans ce cas, c'est moins la réalité future qui importe que le «décollage» par rapport à cette réalité. Vian disait: «Je marche six pouces au-dessus du réel»; c'est peut-être là la meilleure définition du fantastique.

G.L. — *La thématique de l'écriture et de la création reviennent, entre autres, dans deux de vos nouvelles «le Ticket d'immortalité» et «Adorable Dora». Êtes-vous comme le personnage de l'écrivain présent dans vos nouvelles, c'est-à-dire lorsque vous parlez du «vertige devant la page blanche» ou si pour vous l'écriture est chose facile?*

P.G. — Écrire n'est jamais facile, même quand les choses viennent plus aisément. Le travail de l'écrivain ressemble étrangement à celui de l'athlète: là comme ici, il faut ramasser tout ce qu'on a d'énergie pour pouvoir exploser. Une fois réchauffé, ça va beaucoup mieux; tout devient plus facile, les phrases prennent de l'ampleur, on trouve bien vite son second souffle.

Si on peut parler de vertige — le mot est un peu cliché — c'est comme pour une lente escalade à flanc de montagne. Souvent, le pied, la main dérape et on reste suspendu dans le vide. Le vertige, c'est plutôt quand j'entre dans une librairie que je l'éprouve: tant de livres de tant de gens qui ont tant à dire! Chaque fois, je me demande pourquoi je m'entête à écrire et à publier.

Pour revenir au début de votre question, je vous dirai que je n'aime pas mettre en scène un écrivain, car j'ai tout lieu de croire que le lecteur n'a pas ses préoccupations et que, tout compte fait, il y a une certaine complaisance à se projeter de la sorte dans l'écrivain-héros ou anti-héros. Si je l'ai fait, c'est plus accidentel qu'autrement. J'aurais plutôt tendance, dans un roman par exemple, à éviter ce genre de tautologie, car même chez d'autres, le procédé m'agace. Remarquez que les deux nouvelles auxquelles vous faites allusion sont plutôt humoristiques.

G.L. — *Concernant vos projets d'écriture, est-ce que la nouvelle occupe une place importante?*

P.G. — Oui et non. Je suis sans cesse partagé entre le roman, le théâtre et la nouvelle brève. J'ai souvent pensé que les Québécois, qui sont des conteurs d'histoires, se retrouveraient assez bien dans des contes et des nouvelles. Mais le conteur d'histoires appartient d'abord à la tradition orale et rien n'indique qu'il

trouve le même plaisir à la lecture de courtes histoires. Ce sont en fait deux mondes parallèles.

Je travaille présentement à un roman fantastique, mais je suis loin d'exclure la possibilité de me remettre à la nouvelle immédiatement après. Je suis, par exemple, extrêmement tenté par la nouvelle humoristique, un genre qui fait grandement défaut à notre littérature. À toute littérature peut-être. Mais l'humour, quel que soit le genre — roman, théâtre, nouvelle — n'est pas chose facile. Est-ce un hasard si les deux seules nouvelles, essentiellement humoristiques — mais d'un humour noir — qui composent *Contes de feu* concernent d'abord le métier d'écrivain? La dérision est une forme d'ironie et, par certains côtés, les prétentions de l'écrivain, dans un Québec qui baigne dans le confort de l'image, sont pour le moins dérisoires. D'où cette nouvelle, particulièrement ironique, intitulée «le Ticket d'immortalité».

Oeuvres principales

Les Lois de la pesanteur, comédie, éditions Leméac, 1978.

Le Temple de Vénus, roman, René Ferron éditeur, 1980.

Pontiac, tragédie, éditions Québec/Amérique, 1982.

Contes de feu, nouvelles, éditions Québec/Amérique, 1985.